

Laury SARTI

LA « LANGUE DES ROMAINS » :  
LE DISCOURS SUR LE LATIN DANS LE MONDE BYZANTIN  
(DU VII<sup>e</sup> AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE)

Dans son *Histoire* écrite au début du IX<sup>e</sup> siècle, le patriarche Nikephoros I définit explicitement les appellations latines *comes excubitorum* et *candidatus* comme issues de la langue des « Romains »<sup>1</sup>. Un siècle plus tard, l'historien Genesisios associa de la même manière le terme *mensurator* à la « langue romaine » (φωνή Ῥωμαίων)<sup>2</sup>. Ce sont des déclarations intéressantes. Bien que le latin fût la langue de l'administration byzantine et de la communication avec l'Occident franc, cette langue avait progressivement cessé depuis le début du VII<sup>e</sup> siècle d'être utilisée dans l'Empire oriental. Il s'agissait d'un processus de longue durée qui, au VIII<sup>e</sup> siècle, a été soutenu par la perte des provinces latines restantes<sup>3</sup>. Il s'est accompagné de la conquête ennemie de la plupart des territoires habités par des personnes de langue maternelle autre que le grec, un fait qui a contribué à la réduction du caractère polyglotte du monde byzantin<sup>4</sup>. L'objectif de cette contribution est d'examiner le rôle et la

---

<sup>1</sup> Nikephoros, *Hist.* 4, éd. C. Mango, *Nikephoros, Patriarch of Constantinople. Short History* [Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 13], Dumbarton Oaks, Washington, 1990, p. 42 : τὴν δὲ ἀξίαν ἦν κανδιδάτον [*candidatus*] Ῥωμαίοις κυκλήσκειν ἔθος ; Nikephoros, *Hist.* 32, p. 84 : καὶ ἀξία αὐτὸν ἐτίμησαν ἦν Ῥωμαῖοι καλοῦσι κόμητα ἐξσκουβιτόρων [*comes excubitorum*] ».

Cet article représente majoritairement une traduction française en partie abrégée resp. élargie, d'un sous-chapitre de mon livre à paraître chez Oxford University Press et intitulé *Orbis Romanus. Byzantium and the Roman Legacy in the Carolingian World*. J'aimerais remercier François Benduhn, Estelle Oudot et Jérémie Pinguet pour leurs excellentes révisions du texte. Il va de soi que toutes les fautes restantes sont les miennes.

<sup>2</sup> Genesisios, *Regum libri* 4.37, éd. A. Lesmueller-Werner et I. Thurn, *Iosephi Genesisii Regum libri quattuor* [Corpus fontium historiae Byzantinae. Series Berolinensis, 14], Berlin-New York, De Gruyter, 1978, p. 88 : μνησοῦράτωρα [*mensurator*], ὅπερ φωνῆ Ῥωμαίων οὕτω προσαγορεύεται.

<sup>3</sup> J. Koder, « Sprache als Identitätsmerkmal bei den Byzantinern. Auf -isti endende sprachbezogene Adverbien in den griechischen Quellen », *Anzeiger der Philosophisch-historischen Klasse*, 147, n° 2, p. 5-37, ici p. 2012 ; J. Koder, « Remarks on linguistic Romanness in Byzantium », *Transformations of Romanness. Early Medieval Regions and Identities*, éd. W. Pohl, C. Gantner, C. Grifoni et M. Pollheimer-Mohaupt, Berlin-New York, De Gruyter [Millennium Studies, 71], 2019, p. 111-122, ici p. 114. Voir aussi C. Rapp, « Hellenic identity, Romanitas and Christianity in Byzantium », *Hellenisms: Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, éd. K. Zacharia, Aldershot, Routledge, 2008, p. 127-147, soulignant que « [i]f we look at a map of the distribution of languages spoken at the time of the largest extent of Byzantium under Justinian, it comes as a surprise that Greek was the mother tongue in less than one-third of the empire » (p. 135), et W. Treadgold, « The formation of a Byzantine identity », *Culture and Identity in Eastern Christian History*, éd. R. E. Martin et J. B. Spock, Columbus (Ohio), Department of Slavic and East European Languages and Cultures at The Ohio State University [Ohio Slavic Papers, 9], 2009, p. 319-342, ici p. 327, soulignant que « Greek-speaking refugees from lost territories more or less completed the process of Hellenization. The result was a much more homogeneous empire' adding that in terms of identity, the smaller Byzantine empire of the ninth century was much better defined: it was [...] overwhelmingly Orthodox Christian in religion and Greek in speech » (p. 327).

<sup>4</sup> J. Koder, « Remarks » (2018), p. 112, soulignant que « [t]he populations or tribes in the Byzantine territories spoke not only Greek and Latin, but also – regionally and chronologically differentiated – Albanian, Caucasian, Arabic, Armenian, Coptic, Georgian, Gothic, Hebrew, Persian, Romance languages (the Wlachs), southern Slavic languages and Syro-Aramaic », bien que je ne sois pas d'accord avec l'affirmation suivante : « Because of multilingualism, the process of linguistic identification was in Byzantium more complex than in the majority of

perception de la langue latine dans le monde byzantin à travers les sources byzantines et occidentales. Le but de cet article est de montrer que, bien que le latin ait cessé d'être d'usage courant dans l'Empire byzantin, cette langue restait importante sur un point de vue idéologique en tant que déterminant de l'identité impériale byzantine. À cet effet, une première partie traite du rôle du latin dans le monde byzantin, suivie d'une discussion de quelques échanges pertinents avec les autorités occidentales sur ce sujet. La dernière section soutiendra que, contrairement aux affirmations plus récentes de quelques chercheurs travaillant sur ce sujet, les sources byzantines continuent à faire référence au latin, et non au grec, comme « langue des Romains », un fait qui confirme la signification idéologique persistante de cette langue qui était intrinsèquement associée à l'Empire romain oriental.

#### LE LATIN DANS LE MONDE BYZANTIN

Au milieu du X<sup>e</sup> siècle, Liutprand de Crémone faisait référence à des mendiants se servant de la langue latine dans les rues de Constantinople<sup>5</sup>. Dans sa *Legatio*, par contre, il décrit comment son cuisinier, qui ne savait pas parler le grec, avait des difficultés à faire des achats de nourriture dans cette même capitale impériale<sup>6</sup>. Vers le début du VII<sup>e</sup> siècle, le grec avait largement supplanté le latin dans le monde byzantin. L'empereur s'appelait βασιλεύς, et il était acclamé en grec<sup>7</sup>. Lorsque, dans les années 750, les Francs reprenaient les contacts diplomatiques avec le monde byzantin, le latin avait ainsi largement disparu de l'Orient comme langue vivante. La maîtrise de la langue grecque était désormais devenue une faculté importante pour tout échange diplomatique avec les Byzantins<sup>8</sup>. Les Francs qui devaient se rendre à Constantinople étaient probablement assistés d'interprètes, même si cela n'est attesté plus explicitement qu'au X<sup>e</sup> siècle dans les rapports de Liutprand de Crémone.<sup>9</sup> Les guides linguistiques représentaient une aide potentielle supplémentaire. Un petit nombre de ces derniers nous est transmis, parmi lesquels certains proposaient des phrases de base prêtes à l'emploi conçues pour aider à faire face aux situations quotidiennes, et semblent donc avoir été destinées aux voyageurs se dirigeant vers le monde byzantin<sup>10</sup>.

---

early medieval nations and politically organized tribes » ; J. Koder, « Sprache als Identitätsmerkmal » (2012), p. 7-8.

<sup>5</sup> Liutprand, *Legatio* 46, éd. P. Chiesa, « De legatione Constantinopolitana », *Liutprandi Cremonensis. Opera omnia*, Turnhout, Brepols [Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis, 156], 1998, p. 185-218, ici p. 207 : *Latinae linguae pauperes, qui me elemosinarum gratia adierunt* ; M. McCormick, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A. D. 300-900*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 266.

<sup>6</sup> Liutprand, *Legatio* 46.

<sup>7</sup> P. Classen, « Der erste Römerzug in der Weltgeschichte. Zur Geschichte des Kaisertums im Westen und der Kaiserkrönung in Rom zwischen Theodosius d. Gr. und Karl d. Gr. », *Ausgewählte Aufsätze von Peter Classen*, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag [Vorträge und Forschungen, 28], 1983, p. 23-43, ici p. 40.

<sup>8</sup> W. Ohnsorge, « Byzanz und das Abendland im 9. und 10. Jahrhundert. Zur Entwicklung des Kaiserbegriffes und der Staatsideologie », *Abendland und Byzanz. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte der byzantinisch-abendländischen Beziehungen und des Kaisertums*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1958, p. 1-49, ici p. 11-12 ; C. A. Mango, « La culture grecque et l'occident au VIII<sup>e</sup> siècle », *Settimane di Studio (Spoleto)*, 20, n° 2, 1973, p. 683-721, ici p. 693-694.

<sup>9</sup> Liutprand, *Antapodosis* 5 ; Liutprand, *Legatio* 37, 46, et 54.

<sup>10</sup> Publié par B. Bischoff, « Vulgärgriechisches-lateinisches Glossar (zehntes bis elftes Jahrhundert) », *Anecdota Novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, Anton Hiersemann Verlag, 1984, p. 248-249. Voir aussi M. W. Herren, « Pelasgian Fountains. Learning Greek in the Early Middle Ages », *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, éd. E. P. Archibald, W. Brockliss et J. Gnoza, Cambridge, Cambridge University Press [Yale Classical Studies, 37], 2015, p. 65-82, ici p. 68, avec trois exemples.

Au IX<sup>e</sup> siècle, le latin n'avait pas entièrement disparu de l'Orient<sup>11</sup>. En 865, le pape Nicolas I<sup>er</sup>, dans sa lettre adressée à l'empereur Michel I<sup>er</sup>, mentionne que le latin était encore en usage dans le palais impérial en tant que langue juridique et administrative, ainsi que dans les églises de Constantinople<sup>12</sup>. Certains titres et commandements latins restaient en usage dans un contexte militaire<sup>13</sup> et des acclamations latines sont attestées jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup> – avec quelques rares exemples du X<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Les traditions latines, comme la signature d'un document avec *LEGIMUS*, se sont maintenues tout au long de la période examinée<sup>16</sup>. Bien que tout nouveau texte juridique ait été écrit en grec depuis le IX<sup>e</sup> siècle, les codifications latines ont continué à être copiées tout au long de la période médiévale, et les gloses bilingues, largement liées au vocabulaire juridique, attestent que les spécialistes avaient encore recours à ces textes<sup>17</sup>. Pendant la messe, les épîtres et les évangiles étaient d'abord lus en latin, avant la version grecque, et ceci jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Le latin a également conservé une place assez particulière dans les documents impériaux : dans la soi-disant *Pertinenzzzeile* – une formule d'appel stéréotypée servant d'expression de l'autorité impériale – , les termes grecs étaient souvent rendus dans un mélange de lettres latines et grecques<sup>19</sup>.

Une absence plus complète du latin n'est attestée que depuis la fin du X<sup>e</sup> siècle. C'est alors que les pièces d'argent et d'or ont abandonné leurs inscriptions latines, qui depuis la fin du VIII<sup>e</sup> siècle comportaient de plus en plus de lettres grecques<sup>20</sup>. C'est aussi à cette époque que

<sup>11</sup> Voir P. Schreiner, « Latinité cachée à Constantinople (VI<sup>e</sup>-moitié XIII<sup>e</sup> siècles) », *Latin in Byzantium I. Late Antiquity and Beyond*, éd. A. Garcea, M. Rosellini et L. Silvano, Turnhout, Brepols [Corpus Christianorum. Lingua Patrum, 12], 2019, p. 447-464, pour d'autres exemples et discussions sur ce sujet.

<sup>12</sup> Nicholas I, *Epist.* 88, éd. E. Perels, « Nicolai I papae epistolae ad res orientales pertinentes », *Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, vol. 4, Berlin, Weidmann [MGH Epp. 6], 1925, p. 433-610, ici p. 459-460 : *Romani quippe hac lingua, quam barbaram et Scythicam vocatis, utuntur. [...] Ecce cotidie, immo vero in praecipuis festivitatibus inter Graecam linguam veluti quiddam pretiosum hanc, quam barbaram et Scythicam linguam appellatis, miscentes, quasi minus decori vestro facitis, si hac etiam non bene ac ex toto intellecta in vestris obsequiis obsequiis ac officiis non utamini.*

<sup>13</sup> F. Dölger, « Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 56, 1937, p. 1-42, ici p. 6. Sur ce point et à propos des influences latines sur le grec byzantin, voir H. Kahane et R. Kahane, « The Western Impact on Byzantium. The Linguistic Evidence », *Dumbarton Oaks Papers*, 36, 1982, p. 127-153, ici p. 128-136.

<sup>14</sup> *Liber Pontificalis, Vita Agatho* 15, éd. L. Duchesne, *Le liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, Paris, De Boccard [Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome], 1981.

<sup>15</sup> Voir I. Basić, « Imperium and Regnum in Gottschalk's Description of Dalmatia », *Migration, Integration and Connectivity on the Southeastern Frontier of the Carolingian Empire*, éd. D. Dzino, A. Milošević et T. Vedriš, Leyde-Boston, Brill [East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450-1450, 50], 2018, p. 170-209, ici p. 181-182, se référant à Constantin, *De cerimoniis*.

<sup>16</sup> P. Schreiner, « Latinité cachée à Constantinople » (2019), p. 458, avec quelques autres exemples d'utilisation continue du latin dans le monde byzantin.

<sup>17</sup> P. Schreiner, « Latinité cachée à Constantinople » (2019), p. 450-451.

<sup>18</sup> Nicholas I, *Epist.*, p. 459-460 : *Quiescite iam utpote tantae [lingua, quam barbaram ... vocatis = Latin] detestationis dictionem in vestro palatio memorare et adhuc, si pleniter illam execramini, etiam ab ecclesiis vestris removere satagite. Istius enim dictione linguae Constantinopolitana ecclesia lectionem apostolicam et evangelicam in stationibus fertur primitus recitare sicque demum Graeco sermone propter Graecos utique ipsas lectiones pronuntiare.* Voir aussi *Liber Pontificalis, Vita Vitalianii* 15, se référant à la messe célébrée en latin dans le cadre du Troisième Concile de Constantinople de 680.

<sup>19</sup> P. Schreiner, « Die Begegnung von Orient und Okzident in der Schrift », *Byzanz und das Abendland. Begegnungen zwischen Ost und West*, éd. E. Juhász, Budapest, Eötvös-József-Collegium [Antiquitas, Byzantium, renascentia. Bibliotheca byzantine, 1], 2013, p. 11-42, ici p. 23, avec quelques exemples. Voir aussi P. Schreiner, « Latinité cachée à Constantinople » (2019), p. 458. Sur la *Pertinenzzzeile* byzantine, voir A. E. Müller, « Die sichtbare Macht. Visuelle Signale im Rahmen der kaiserlichen Privilegienurkunde in Byzanz », *Die Urkunde. Text – Bild – Objekt*, éd. A. Stieldorf, Berlin-Boston, De Gruyter [Das Mittelalter. Perspektiven mediävistischer Forschung. Supplément, 12], 2019, p. 183-198, ici p. 188-189 ; O. Kresten, « Zur sogenannten Pertinenzzzeile der byzantinischen Kaiserurkunde », *Byzantina*, 3, 1971, p. 52-68.

<sup>20</sup> K. Brandt, « Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis und die Schrift der frühmittelalterlichen Kanzleien. Diplomatisch-paläographische Untersuchungen zur Geschichte der Beziehungen zwischen Byzanz und dem

les empereurs byzantins ont commencé à signer leurs documents officiels en grec<sup>21</sup>. Les dernières preuves de *laudes* latines remontent au XI<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Il est intéressant de noter qu'au X<sup>e</sup> siècle Constantin VII a pu identifier l'époque où ce processus avait commencé à devenir palpable, comme Johannes Koder l'avait déjà remarqué : dans la préface de son *De Thematibus*, Constantin faisait correctement référence à l'époque d'Héraclée († 641) comme étant celle depuis laquelle les Byzantins s'étaient débarrassés de la langue qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres<sup>23</sup>.

#### LA LANGUE LATINE ET L'EMPIRE ROMAIN

La langue latine est un sujet intéressant pour l'étude des identités occidentales et byzantines. En tant que langue maternelle historique des anciens Romains elle se trouvait étroitement liée à l'identité de l'Empire romain et de ses membres. Bien que le latin ait été progressivement abandonné dans l'Orient byzantin, les contemporains sont restés conscients de son importance en tant qu'élément constitutif de l'identité impériale romaine<sup>24</sup>. Cela a donné lieu à d'intéressants débats et discours susceptibles de mettre au jour les incohérences de la relation de l'Orient byzantin avec la langue latine. Dans son importante lettre adressée en 871 à l'empereur Basile, l'empereur franc Louis II taquine son destinataire en contestant l'affirmation précédente de son interlocuteur selon laquelle le mot *riga* serait barbare. Louis II expliquait que *rex* était latin et que la seule traduction exacte serait βασιλεύς<sup>25</sup>. Louis II prétendit même que les βασιλείς byzantins auraient cessé d'être empereurs romains lorsqu'ils avaient abandonné la langue latine<sup>26</sup>.

Un argument comparable est déjà contenu dans une discussion plus approfondie sur le sujet conservée dans une lettre adressée en 865 par le pape Nicolas I<sup>er</sup> à l'empereur Michel III. Evangelos Chrysos a noté que le pape devait être assez ennuyé par le fait que l'empereur oriental ait caractérisé la langue latine comme « barbare et scythienne », étant donné que

---

Abendlande, vornehmlich in fränkischer Zeit », *Archiv für Urkundenforschung*, 1, 1908, p. 5-86, ici p. 35-36 ; A. Höfert, *Kaisertum und Kalifat. Der imperiale Monotheismus im Früh- und Hochmittelalter*, Francfort-New York, Campus Verlag [Globalgeschichte, 21], 2015, p. 116.

<sup>21</sup> K. Brandi, « Der byzantinische Kaiserbrief » (1908), p. 41-42, avec des exemples.

<sup>22</sup> E. H. Kantorowicz, « *Laudes regiae* ». *A Study in Liturgical Acclamations and Mediaeval Ruler Worship*, Berkeley, University of California Press [University of California Publications in History, 33], 1946, p. 27, n. 44, avec d'autres preuves. Voir aussi *Liber Pontificalis, Vita Vitalianii*, c. 15 ; *Liber Pontificalis, Vita Agatho*, c. 15, et P. Schreiner, « Der Liber Pontificalis und Byzanz. Mentalitätsgeschichte im Spiegel einer Quelle mit einem Exkurs. Byzanz und der Liber Pontificalis », *Forschungen zur Reichs-, Papst-, und Landesgeschichte. Peter Herde zum 65. Geburtstag*, t. 1, Stuttgart, Hiersemann, 1998, p. 33-48, ici p. 39, sur des *laudes* latines chantées au VII<sup>e</sup> siècle dans l'église Sainte-Sophie.

<sup>23</sup> Constantin, *De thematibus, praef.*, éd. A. Pertusi, *Constantino Porfirogenito. De Thematibus. Introduzione – testo critico – commento*, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana [Studi e testi, 160], 1952, p. 60 : καὶ τὴν πάτριον καὶ Ῥωμαϊκὴν γλώτταν ἀποβαλόντες ; J. Koder, « Byzanz als Mythos und Erfahrung im Zeitalter Ottos I », *Ottotonische Neuanfänge*, éd. B. Schneidmüller et S. Weinfurter, Mayence, Von Zabern, 2001, p. 237-250, ici p. 249 ; J. Koder, « Remarks » (2018), p. 114. Cf. C. Rapp, « Hellenic identity, Romanitas and Christianity in Byzantium », *Hellenisms: Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, p. 127-147, ici p. 141.

<sup>24</sup> Contre F. Dölger, « Rom » (1937), suggérant « dass man im griechisch gewordenen römischen Reiche zu vergessen beginnt, dass zur Kultur der alten Römer ursprünglich das Latein als Sprache gehört hatte » (p. 9).

<sup>25</sup> Louis II, *Epist.*, éd. W. Henze, « Ludovici II. imperatoris epistola », *Epistolae Karolini aevi*, vol. 5, Berlin, Weidmann [MGH Epp. 7], 1928, p. 390-391 : *Quod si ita est, quia iam barbarum, set Latinum est, oportet, ut cum ad manus vestras pervenerit, in linguam vestram fideli translatione vertatur. Quod si factum fuerit, quid aliud nisi hoc nomine βασιλεύς interpretatur ?*

<sup>26</sup> Louis II, *Epist.*, p. 390 : *Romanorum imperatores existere cessaverunt, deserentes videlicet non solum urbem et sedes imperii, set et gentem Romanam et ipsam quoque linguam penitus amittentes atque ad aliam urbem sedem gentem et linguam per omnia transmigrantes.*

l'auteur l'a répété six fois dans sa propre réponse<sup>27</sup>. Et comme Louis II, Nicolas réfutait l'affirmation de Michel que le latin serait une langue barbare en soulignant que Dieu avait été loué en latin, et que la seule raison pour laquelle son destinataire l'aurait qualifié de « barbare » serait sa propre ignorance. Le pape concluait : « Vous devriez considérer à quel point il est ridicule que vous vous appeliez empereur des Romains et [ceci] bien que vous ne maîtrisiez pas la langue romaine »<sup>28</sup>. Tout comme dans la lettre de Louis, la connaissance du latin était ainsi associée à la romanité impériale. La réaction byzantine n'est attestée que par des preuves numismatiques : les empereurs orientaux ont émis un *folles* en cuivre avec l'inscription bilingue *mIhAEL IMPERAT* (obv.) et *bASILIVS REX* (rev.) (figure 1)<sup>29</sup>, qui faisait clairement référence à ce même discours.



Figure 1 : *Follis* avec buste de Michael III, Constantinople, 866/7. Traçage de l'original L. Sarti.

Puisque la lettre de Louis II semble avoir été écrite par le bibliothécaire papal Anastase Bibliothecarius, celle-ci ainsi que la précédente reflètent une vision papale. Bien qu'il n'y ait aucune preuve de l'existence d'une telle lettre ou dispute au nord des Alpes<sup>30</sup>, il semble assez probable que l'argumentation franque aurait été assez similaire aux opinions exprimées dans ces épîtres. La relation étroite entre l'identité latine et l'identité romaine est attestée, par exemple, dans une équivalence partiellement compréhensible contenue dans le manuscrit *Laon 444* (fol. 255<sup>v</sup>) : « *quidem latin – Ρωμεις τιμηη* »<sup>31</sup>.

<sup>27</sup> E. K. Chrysos, « A war of languages? Greek and Latin in the confrontation between Pope Nicholas and Patriarch Photius », *Per respirare a due polmoni. Chiese e culture cristiane tra Oriente e Occidente*, éd. M. Caroli, A. M. Mazzanti, R. Savigni et E. Morini, Bologne, Bononia University Press [Studi antropologici, orientali, storico-religiosi, 5], 2019, p. 261-278, ici p. 262.

<sup>28</sup> Nicholas I, *Epist.* 88, p. 459 : *Cum enim barbari omnes et Scythae ut insensata animalia vivant, Deum verum nesciant, ligna autem et lapides adorent, in eo ipso quo verum Deum colit lingua Latina, quantum barbaram vel Scythicam linguam antecedit, agnoscitur. Iam vero, si ideo linguam Latinam barbaram dicitis, quoniam illam non intelligitis, vos considerate, quia ridiculum est vos appellare Romanorum imperatores et tamen linguam non nosse Romanam.* Voir aussi la discussion plus exhaustive dans K. Herbers, « Papst Nikolaus I. und Patriarch Photios. Das Bild des byzantinischen Gegners in lateinischen Quellen », *Die Begegnung des Westens mit dem Osten*, éd. O. Engels et P. Schreiner, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1993, p. 51-74, ici p. 62-64 ; E. K. Chrysos, « A war of languages? » (2019).

<sup>29</sup> P. Grierson, « The Carolingian Empire in the eyes of Byzantium », *Nascita dell'Europa ed Europa Carolingia*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo [Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 27.2], 1981, p. 888-916, ici p. 896, soulignant que « in this setting the Easterners understood that when Westerners used *Romanus* they meant 'Latin', but the term *Romanoi* was too deeply attached to its sense of 'imperial subject' for any Westerner to be able to use it without causing offence ».

<sup>30</sup> Contrairement à l'Italie, le latin (vulgaire, ou roman) n'était que la langue maternelle de la population franque occidentale, comme Einhard l'a souligné dans sa préface à sa *Vie de Charlemagne*.

<sup>31</sup> Voir également *Laon*, Bibliothèque municipale Ms 444 fol. 259r et 260v, accessible sur [gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84921401/f645.item](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84921401/f645.item) (14.11.2022).

## LE LATIN COMME « LANGUE DES ROMAINS »

La lien entre l'identité romaine et la langue latine a persisté en Orient tout au long du haut Moyen Âge, et ceci non seulement indépendamment du fait que le latin a cessé d'être utilisé comme langue vernaculaire, mais aussi en étant peu influencée par les différents épistolaires que nous venons de discuter. Cette connexion entre le latin et l'identité Romaine n'a pas été abandonnée ni avec le soi-disant traité d'Aix-la-Chapelle de 812, ni après la formation d'un empire franc. Ce phénomène donc semble être lié à une revendication byzantine plus générale de l'histoire et de la culture romaine.

L'adhésion à ce point de vue est documentée de manière impressionnante par des références byzantines à la « langue des Romains ». Quelques exemples liant celle-ci à des termes latins se trouvent dans la chronique du VII<sup>e</sup> siècle de Théophylacte Simocatta. Théophylacte explique, par exemple, que les Romains appelleraient le Hebdomon *campus*<sup>32</sup> en ajoutant que les désignations latines des fonctions comme celle du *quaestor* ou *curpalatus* (κουροπαλάτης) dériveraient de la « langue des Romains » (Ῥωμαῖοι φωνῆ)<sup>33</sup>. D'autres exemples du début du VII<sup>e</sup> siècle se trouvent dans le *Chronicon Paschale*. À plusieurs reprises, cette source mentionne des noms macédoniens du mois, en ajoutant une traduction grecque du nom latin respectif (ex. Mars : μάρτιος), pour expliquer en référence à ces noms d'origine latine que cette version serait courante « chez les Romains » (κατὰ Ῥωμαίους)<sup>34</sup>. Se référant à la victoire de Constantin I<sup>er</sup> contre Maxence, la même chronique se rapporte à une inscription commémorative dressée à Rome qui aurait été rédigée dans la « langue des Romains ». Bien que le texte qui suit dans la chronique soit reproduit en grec, le contexte de son érection ne laisse aucun doute sur le fait que l'inscription originale était en latin<sup>35</sup>.

Des déclarations comparables ne disparaissent pas avec l'abandon du latin en tant que langue parlée. Quelques exemples du IX<sup>e</sup> siècle ont déjà été cités au début de cette étude, et d'autres sont attestés pour le X<sup>e</sup> siècle. Dans son *De administrando imperio*, Constantin VII explique que le nom de la ville de *Dacatera* dans le « dialecte romain » (Ῥωμαίων διαλέκτω) correspondrait à « contracté et étranglé »<sup>36</sup> et que selon cette même langue le nom de la ville de Diadora (il s'agit de la ville moderne Zadar) signifierait « déjà été » (*iam era*)<sup>37</sup>. Lorsque Constantin, dans son *De thematibus*, déplore l'abandon du latin, il utilise le terme légèrement différent Ῥωμαϊκή γλῶττα (« langue romaine ») pour désigner cette même langue<sup>38</sup>. Des

<sup>32</sup> Theophylactos, *Hist.* 8.12.8, éd. C. De Boor, *Theophylacti Simocattae historiae*, Leipzig, Teubner, 1887, p. 307 : « Ἐβδόμῳ, ὃν Κάμπον Ῥωμαῖοι κατονομάζουσιν »

<sup>33</sup> Theophylactos, *Hist.* 1.1, p. 39 : « τοῦτον ἐπιχωρίῳ Ῥωμαῖοι φωνῆ ἀποκαλοῦσι κυαίστορα » ; 3.18, p. 148 : « ὃν δὴ κουροπαλάτην Ῥωμαῖοι κατονομάζουσιν ». Voir aussi Theophylactos, *Hist.* 4.15, en référence au terme latin *praepositus*.

<sup>34</sup> *Chronicon Paschale*, olymp. 271, éd. L. Dindorf, *Chronicon Paschale*, Bonn, Weber [Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 11.1], 1832, p. 515 : « λέγοιτο δ' ἂν οὗτος μάρτιος κατὰ Ῥωμαίους ». Voir aussi *ibid.* olymp. 326, 327, 328, 335, 345, 346, 346, 347, 348.

<sup>35</sup> *Chronicon Paschale*, olymp. 273, p. 522 : « ἐπιγραφὴν ἐν αὐτῇ ἐντύξαι ῥήμυσιν αὐτοῖς τῇ Ῥωμαίων ἐγκελεύεται φωνῆ ».

<sup>36</sup> Constantin, *De administrando imperio* 29, éd. G. Moravcsik, *Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio*, Washington, Dumbarton Oaks [Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 1], 2<sup>e</sup> éd., 1985, p. 136 : « Ὅτι τὸ κάστρον τῶν Δεκατέρων ἐρμηνεύεται τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ, ἔστε νωμένον καὶ πεπνιγμένον ».

<sup>37</sup> Constantin, *De administrando imperio*, 29, p. 136 : « Ὅτι τὸ κάστρον τῶν Διαδώρων καλεῖται τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ, ἰὰμ ἔρα, ὅπερ ἐρμηνεύεται ἄπαρτι ἦτον ». Voir aussi Constantin, *De administrando imperio*, 27 et 32.

<sup>38</sup> Constantin, *De thematibus*, *praef.*, p. 60. Voir aussi Constantin, *De thematibus*, *praef.* : « ὀφίκιον γὰρ ῥωμαῖστί λέγεται, ὅπερ σημαίνει τῇ τῶν Ἑλλήνων φωνῆ ». Voir J. Koder, « Sprache als Identitätsmerkmal » (2012), p. 11-12 ; J. Koder, « Remarks » (2018), p. 117, soulignant que l'adverbe ῥωμαῖστί se réfère toujours à la langue latine.



désignations similaires sont utilisées par le même auteur dans son *De cerimoniis*, un texte rédigé en retravaillant des extraits remontant à une époque où le latin était encore plus courant à Constantinople et qui, à plusieurs reprises, fait référence à des mots latins ou supposés latins liés au « romain » (ῥωμαϊστί ou ῥωμαϊζουσι) ou à la « diction romaine » (Ῥωμαϊκὴν λέξιν)<sup>39</sup>. Ainsi, le pape Nicolas I<sup>er</sup> n'avait pas tout à fait raison lorsqu'il déplorait, en 865, que les Byzantins qualifiaient de « barbare » ce que le pape appelait à juste titre la « langue romaine »<sup>40</sup>.

Ce qui précède réfute que le grec était désormais considéré comme la langue des Romains, comme l'ont affirmé des chercheurs comme Ioannis Stouraitis<sup>41</sup>. À l'exception de l'inscription mentionnée dans le *Chronicon Paschale*, ces références à la langue latine ne se réfèrent ni à la langue des habitants de l'Italie ni à celle des habitants de l'Occident latin. Comme les « Romains » contemporains de l'Orient byzantin ne se servaient plus du latin, les références au latin comme « langue des Romains » pourraient se référer aux Romains du passé. Par contre, ni le contexte de ces sources ni le terme « Romain » ne suggèrent que les références à la « langue des Romains » se réfèrent au passé antique. Les habitants du monde byzantin se désignaient comme « Romains » (Ῥωμαῖοι), une dénomination qui a été utilisée sans interruption depuis avant l'époque du Principat et jusqu'à la chute de Constantinople en 1453, et qui était intrinsèquement liée à l'identité byzantine<sup>42</sup>. En plus, les déclarations mentionnées se référant à la « langue des Romains » ne se rapportent pas au passé, et donc doivent faire référence au présent de l'auteur respectif. Les « Romains » auxquels ces sources faisaient référence étaient donc les habitants de l'Empire byzantin dont la grande majorité était de langue maternelle grecque.

Il est remarquable que dans la très grande majorité des cas où les sources se rapportent au latin, elles ne font pas référence à la « langue latine » mais à la « langue des Romains ». Le fait que les auteurs byzantins aient régulièrement inclus dans leurs textes des affirmations faisant explicitement référence à la soi-disant « langue des Romains », tout en discutant de termes ou d'énoncés d'origine latine évidente, prouve que c'était à cette langue qu'ils entendaient se

<sup>39</sup> P. ex. Constantin, *De cerimoniis*, 1.1, p. 21, relatives à « βίτ' » et « ἄνω φυλλικήσιμε » ; *ibid.* 1.1, p. 26-27 : « οἱ τῶν δύο μερῶν νοτάριοι καὶ μαῖστωρες ῥωμαϊζουσι τοὺς δεσπότης τὰ τῆ ἑορτῆ ἀρμόζοντα, ἀπὸ μὲν τῆς δοχῆς » ; Constantin, *De cerimoniis*, 1.9, p. 69 : « δίκην τοῦ Π στοιχείου, λέγουσιν καὶ αὐτὶ ῥωμαϊστί. Ἔῤῥηθες ἡ μούλτος ἄννος, φυλλικήσιμε ». Voir aussi Constantin, *De cerimoniis*, 1.24, 1.41, 1.74, 1.86, 1.91.

<sup>40</sup> Nicholas I, *Epist.* 88, p. 459 : *Ecce enim in principio epistolae vestrae imperatorem vos nuncupastis Romanorum et tamen Romanam linguam barbaram appellare non veremini.*

<sup>41</sup> I. Stouraitis, « Byzantine Romanness. From geopolitical to ethnic conceptions », *Transformations of Romanness. Early Medieval Regions and Identities*, p. 129. Voir aussi J. Koder, « Sprache als Identitätsmerkmal » (2012), p. 12 ; J. Koder, « Remarks » (2018), déclare que « in Greek sources the terms *Romaioi* and *Romania* mean exclusively only the Byzantines and the Byzantine empire. Therefore, if the poem of Digenis Akritas relates that an Arab *amiras* had an excellent command of the *Romaion glotta*, the author means Greek » (p. 117). En revanche, I. Stouraitis, « Roman identity in Byzantium. A critical approach », *Byzantinische Zeitschrift*, 107, n° 1, 2014, p. 175-220, explique que « Romanness was an identity of political culture that supplanted ethnic ideologies, i.e. the politicization of ethnicity. As a result, the emperor could adhere to the Latin cultural past of the Roman ruling elite that now spoke Greek and ruled over peoples that had no cultural potential to self-identify with a Latin-Roman cultural past » (p. 217). Voir aussi Constantin, *De cerimoniis*, 1.94, p. 431 : « ὁ μὲν δῆμος Ἑλληνιστί [...] οἱ δὲ στρατιῶμαι Ῥωμαϊστί ».

<sup>42</sup> Voir, par exemple, J. Koder, « Die räumlichen Vorstellungen der Byzantiner von der Ökumene (4. bis 12. Jahrhundert) », *Österreichische Akademie der Wissenschaften. Anzeiger philosophisch-historischen Klasse*, 137, n° 2, 2002, p. 15-34, ici p. 29 : « Für die Byzantiner stand die 'selbstverständliche' (auch unterbewußte) Identifikation mit den 'Römern' außer Zweifel » ; A. Kaldellis, « From Rome to New Rome, from empire to nation-state. Reopening the question of Byzantium's Roman identity », *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity*, éd. L. Grig et G. Kelly, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 387-404.

référer<sup>43</sup>. Ceci réfute également que ces mots aient été considérés à tort comme ayant une origine grecque, car dans ce cas on s'attendrait à trouver des déclarations comparables en référence à une terminologie véritablement grecque, ce qui n'est pas le cas. Cela ne peut pas non plus s'expliquer par le manque de terminologie grecque capable de faire une distinction claire entre les deux langues mentionnées. Les auteurs cités auraient pu facilement différencier le grec comme « langue des Romains » de la langue « latine ». Une telle terminologie est attestée, par exemple, dans l'ouvrage de Procope qui explique que les indigènes avaient choisi le nom du fort *Septem* (la ville Ceuta moderne, en Afrique du Nord-Ouest) en considération de ses sept collines, et que ce faisant ils avaient fait référence à la signification de son nom dans la « langue latine » (Λατίνων φωνή)<sup>44</sup>. Ainsi, la terminologie ci-dessus n'a pas été choisie au hasard.

Caractériser le latin comme la « langue des Romains » contemporains semble impliquer une identification byzantine avec le passé impérial romain. Au X<sup>e</sup> siècle encore, l'importance du latin n'était pas oubliée. Son souvenir était conservé par l'utilisation occasionnelle de cette même langue dans des contextes impériaux, comme dans la frappe de monnaies, l'armée et certains rituels<sup>45</sup>. Ainsi, les sources écrites et matérielles suggèrent que, d'un point de vue byzantin, le latin était resté inextricablement lié à la notion de romanité impériale, et cela au-delà du VII<sup>e</sup> siècle. Malgré l'affirmation de Basile dans sa lettre perdue à Louis II, le latin restait important en tant qu'élément constitutif de l'identité byzantine « romaine » et impériale<sup>46</sup>.

L'empire oriental était conçu comme authentiquement romain, une identité qui a continué à être associée à la langue latine après que celle-ci fut largement supplantée par le grec. Il est néanmoins inattendu de trouver des mentions régulières où le latin et son vocabulaire sont liés explicitement à la « langue des Romains », d'autant plus qu'une telle caractérisation n'est pas attestée à propos de la langue grecque. Cela suggère que les contemporains étaient bien conscients – et manifestement perturbés – par le décalage entre le rôle qui était attribué à la langue latine et sa signification et pratique réelles dans l'Empire. Cela suggère également que le grec n'a jamais supplanté le latin comme langue de l'empire, dont la romanité était constamment liée au latin, une contradiction qui n'a jamais été résolue. Ce fut d'autant plus

<sup>43</sup> Une exception notable se trouve dans le poème *Digenis Akritas*, qui date probablement du XII<sup>e</sup> siècle, déclarant en 1.113-115 : « ὁ ἀμιρᾶς [...] ἀκριβῶς γὰρ ἠπίστατο τὴν τῶν Ῥωμαίων », éd. Trapp, 84, cité par J. Koder, « Remarks » (2018), p. 117, faisant valoir que lorsque le poème ici rapporte que « an Arab *amiras* had an excellent command of the *Romaion glotta*, the author means Greek ». Voir aussi la discussion de l'expression πᾶτριος φωνή, qui se référait aussi au latin, dans J. Koder, « Griechische Identitäten im Mittelalter. Aspekte einer Entwicklung », *Βυζαντιο Κρατος και Κοινωνια. Μνημη Νικον Οικονομιδη*, éd. A. Abramea, A. E. Laiou et E. K. Chrysos, Athènes, Institut de recherches byzantines, 2003, p. 297-319, ici p. 304.

<sup>44</sup> Procopius, *Vandal* 3.1.6, éd. O. Veh, *Prokop. Werke*, vol. 4, *Vandalenkriege. Griechisch – Deutsch*, Munich, Heimeran, 1971, p. 4 : « Σέπτον καλοῦσι τὸ ἐκείνη φρούριον οἱ ἐπιχώριοι, λόφων τινῶν ἑπτὰ φαινομένων ἐνταῦθα'. Τὸ γὰρ σέπτον ἑπτὰ τῇ Λατίνων φωνῇ δύναται ». Voir aussi Constantin, *De cerimoniis*, 2.40, p. 639 : « ἃ Λατίνων φωνῇ ».

<sup>45</sup> Voir aussi J. Koder, « Remarks » (2018), faisant valoir que « in the tenth century the ideological significance of the Latin language as an instrument of politics was not forgotten, and the prominent use of Latin words appeared again in order to indicate the ecumenic claim of the Byzantine emperors » (p. 114).

<sup>46</sup> Voir aussi P. Schreiner, « Die Begegnung von Orient und Okzident » (2013), p. 23, qui a fait valoir que plus généralement « [d]er Grund für diese Mischschreibweise oder auch das Belassen lateinischer Wörter in den juristischen Texten liegt in der byzantinischen Staatsideologie begründet, der zufolge das byzantinische Reich doch immer noch ein römisches Reich mit einer lateinischen Vergangenheit in Wort und Schrift war ». Voir aussi P. Schreiner, « Latinité cachée à Constantinople » (2019), p. 458, « [f]ondamentalement, l'empire byzantin voulait être un empire romain, dont la langue d'État aurait été le latin ».



douloureux que des monarques occidentaux comme Louis II ont mis le doigt sur la plaie en arguant que la romanité impériale serait impensable sans aucune connaissance du latin, une critique naturellement rapidement désavouée face aux rivaux francs.

## BIBLIOGRAPHIE

### MANUSCRITS

Laon, Bibliothèque municipale, Ms 444.

### SOURCES

- CHIESA, P. éd., *Livdbrandi Cremonensis. Opera omnia*, Turnhout, Brepols [Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis, 156], 1998.
- DE BOOR, C. éd., *Theophylacti Simocattae historiae*, Leipzig, Teubner, 1887.
- DINDORF, L. éd., *Chronicon Paschale*, Bonn, Weber [Corpus scriptorum historiae byzantinae, 11.1], 1832.
- DUCHESNE, L. éd., *Le liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, Paris, De Boccard [Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome], 1981.
- HENZE, W. éd., « Ludovici II. imperatoris epistola », *Epistolae Karolini aevi*, vol. 5, Berlin, Weidmann [MGH Epp. 7], 1928.
- MORAVCSIK, G. éd., *Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio*, Washington, Dumbarton Oaks [Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 1], 2<sup>e</sup> éd., 1985.
- PERELS, E. éd., « Nicolai I papae epistolae ad res orientales pertinentes », *Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, vol. 4, Berlin, Weidmann [MGH Epp. 6], 1925.
- PERTUSI, A. éd., *Constantino Porfirogenito. De Thematibus. Introduzione – testo critico – commento*, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana [Studi e testi, 160], 1952.
- VEH, O. éd., *Prokop. Werke*, vol. 4, *Vandalenkriege. Griechisch – Deutsch*, Munich, Heimeran, 1971.

### LITTÉRATURE

- BRANDI, K., « Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis und die Schrift der frühmittelalterlichen Kanzleien. Diplomatisch-paläographische Untersuchungen zur Geschichte der Beziehungen zwischen Byzanz und dem Abendlande, vornehmlich in fränkischer Zeit », *Archiv für Urkundenforschung*, 1, 1908, p. 5-86.
- CHRYSOS, E. K., « A war of languages? Greek and Latin in the confrontation between Pope Nicholas and Patriarch Photius », *Per respirare a due polmoni. Chiese e culture cristiane tra Oriente e Occidente*, éd. M. Caroli, A. M. Mazzanti, R. Savigni et E. Morini, Bologne, Bononia University Press [Studi antropologici, orientali, storico-religiosi, 5], 2019, p. 261-278.
- GRIERSON, P., « The Carolingian Empire in the eyes of Byzantium », *Nascita dell'Europa ed Europa Carolingia*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo [Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 27.2], 1981, p. 888-916.
- HERREN, M. W., « Pelasgian fountains. Learning Greek in the early Middle Ages », *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, éd. E. P. Archibald, W. Brockliss et J. Gnoza, Cambridge, Cambridge University Press [Yale Classical Studies, 37], 2015, p. 65-82.
- KAHANE, H., et KAHANE, R., « The Western impact on Byzantium. The linguistic evidence », *Dumbarton Oaks Papers*, 36, 1982, p. 127-153.

- KALDELLIS, A., « From Rome to New Rome, from empire to nation-state. Reopening the question of Byzantium's Roman identity », *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity*, éd. L. Grig et G. Kelly, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 387-404.
- KODER, J., « Griechische Identitäten im Mittelalter. Aspekte einer Entwicklung », *Βυζαντιο Κρατος και Κοινωνια. Μνημη Νικου Οικονομιδη*, éd. A. Abramea, A. E. Laiou et E. K. Chrysos, Athènes, Institut de recherches byzantines, 2003, p. 297-319.
- , « Remarks on linguistic Romanness in Byzantium », *Transformations of Romanness: Early Medieval Regions and Identities*, éd. W. Pohl, C. Gantner, C. Grifoni et M. Pollheimer-Mohaupt, Berlin-New York, De Gruyter [Millennium Studies, 71], 2018, p. 111-122.
- , « Sprache als Identitätsmerkmal bei den Byzantinern. Auf *-isti* endende sprachbezogene Adverbien in den griechischen Quellen », *Anzeiger der Philosophisch-historischen Klasse*, 147, n° 2, p. 5-37.
- MANGO, C. A., « La culture grecque et l'occident au VIII<sup>e</sup> siècle », *Settimane di Studio (Spoleto)*, 20, n° 2, 1973, p. 683-721.
- RAPP, C., « Hellenic identity, Romanitas and Christianity in Byzantium », *Hellenisms: Culture, identity, and ethnicity from antiquity to modernity*, éd. K. Zacharia, Aldershot, Routledge, 2008, p. 127-147.
- SCHREINER, P., « Die Begegnung von Orient und Okzident in der Schrift », *Byzanz und das Abendland. Begegnungen zwischen Ost und West*, éd. E. Juhász, Budapest, Eötvös-József-Collegium [Antiquitas, Byzantium, renaissance. Bibliotheca byzantine, 1], 2013, p. 11-42.
- , « Latinité cachée à Constantinople (VI<sup>e</sup>-moitié XIII<sup>e</sup> siècles) », *Latin in Byzantium I. Late Antiquity and Beyond*, éd. A. Garcea, M. Rosellini et L. Silvano, Turnhout, Brepols [Corpus Christianorum. Lingua Patrum 12], 2019, p. 447-464.
- STOURAITIS, I., « Byzantine Romanness. From geopolitical to ethnic conceptions », *Transformations of Romanness: Early Medieval Regions and Identities*, éd. W. Pohl, C. Gantner, C. Grifoni et M. Pollheimer-Mohaupt, Berlin-New York, De Gruyter [Millennium Studies, 71], 2018, p. 123-140.
- , « Roman identity in Byzantium. A critical approach », *Byzantinische Zeitschrift*, 107, n° 1, 2014, p. 175-220.
- TREADGOLD, W., « The formation of a byzantine identity », *Culture and Identity in Eastern Christian History*, éd. R. E. Martin et J. B. Spock, Columbus (Ohio), Department of Slavic and East European Languages and Cultures at The Ohio State University [Ohio Slavic Papers, 9], 2009, p. 319-342.